

Eliséo Mucciante / Patrick Gomez

Abécédaire anecdotique et amoureux de Vienne

CO

éditions

/ PATRIMOINE



Du même auteur

*La Vierge noire qui donnait son sein au diable
(2016, éditions Edilivre, Paris)*

Conversation avec Jacques Remiller (2023, n'co éditions)

*Par un travail de recherche et d'écriture inépuisable,
Roger Dufroid a percé quelques-uns des nombreux mystères viennois.
J'ai souvent pensé à lui en écrivant ce livre...*

ISBN : 978-2-494781-20-7

Illustration de couverture : Patrick Gomez

Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite. Il en est de même pour la traduction, l'adaptation ou la transformation, l'arrangement ou la reproduction par un art ou un procédé quelconque. Article 122-5 du Code de la Propriété intellectuelle.

© n'co éditions
3, rue de la Charité – 38200 Vienne
nco-editions.fr



Place de Miremont

Avant-propos

Me voici déclarant ma flamme à ma ville. Non pas par une banale lettre d'amour, mais par un « Abécédaire anecdotique et amoureux ». Car j'aime Vienne plus que n'importe quelle autre ville au monde. Certes, j'y suis né, mais ce n'était pas une raison. J'ai, par exemple, un ami originaire de Coventry – l'industrielle anglaise – qui en est parti dès qu'il a su marcher. Vienne est aussi la seule que je connaisse vraiment; je n'ai pas l'âme d'un voyageur...

J'ai apprécié ma ville à tout âge, quand je jouais à cache-cache dans le jardin de ville ou dans les rochers creux aux pieds de Notre-Dame-de-Pipet. Quand j'arpentais, rue Marchande, les rebords de vitrines ou dévalais à toute allure la Montée Timon après une journée d'école. Quand ma mère m'emmenait au marché du samedi pour prendre un bain de foule, ma tête ne dépassant pas la hauteur de hanche des chalands. Adolescent, quand les sorties au cinéma ou à la piscine m'obligeaient à traverser la ville en la découvrant de part en part. Adulte, quand nous nous donnions rendez-vous dans des cafés bondés de joyeux drilles, comme celui tenu par le couple Vincent.

À présent, j'aime Vienne avec mes yeux de sénior, comme on dit à Pôle emploi, une fois passés les quarante-cinq ans ; quand je flâne à la terrasse d'un café ou me rends à une première du théâtre Saint-Martin. D'avance, pardon pour le narcissisme qui noircit ces pages.

Je suis désormais au service de ma ville, pour lui rendre tout le plaisir qu'elle m'a offert jusque-là. Quand un touriste égaré me demande son chemin, j'en rajoute toujours un peu : « Quoi ? Vous ne connaissez pas le Petit odéon ? Je vais vous y conduire ! » Comment oublier ce Suisse, un soir d'août et dans un centre-ville désert, qui m'apostropha pour me dire combien il trouvait Vienne « Magnifique » et à quel point « Elle vaut le détour » ? Son seul regret était de n'avoir découvert ses richesses que par les hasards d'une halte inopinée. Éternel débat ! N'est-ce pas, Jean-Yves Curtaud ?

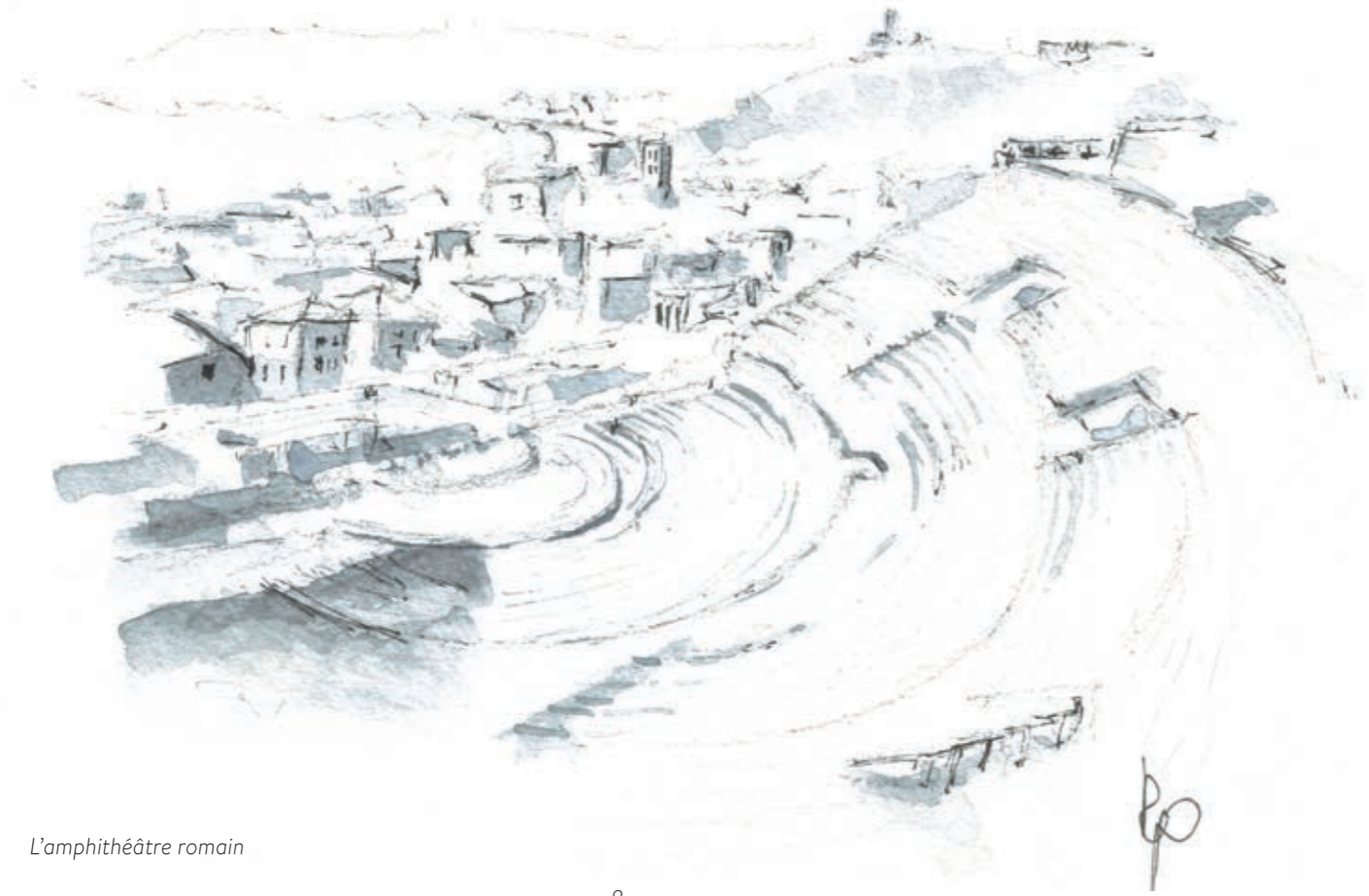
Un journaliste du Daily Telegraph, Chris Leadbeater, en est tombé fou amoureux dès sa première visite, au point de qualifier Vienne de « Plus belle ville de France dont personne n'a jamais entendu parler ». Bien sûr que c'est « la plus belle ville de France ! », mais dont « personne ne veut entendre parler », nuance ! Rapport, sûrement, à ses bouchons l'été qui firent, historiquement, sa mauvaise réputation.

Vienne ne s'offre pas non plus au premier venu. Il convient de la humer, mirer, malaxer longtemps avec ses pieds pour arriver à comprendre pourquoi, deux mille ans auparavant, des Romains y plantèrent la tente.

Sir Chris, j'aime autant le début de votre remarque (« La plus belle ville de France ») que la fin (« dont personne n'a jamais entendu parler »). Il ne manquerait plus qu'on devienne Venise, avec ses hordes de Japonais arpentant les rues en rangs serrés, l'appareil-photo en bandoulière.

Une autre preuve de mon amour indéfectible pour ma vieille ville se produit chaque fois que j'en entends se lamenter de devoir y passer leur 15 août, dans une ambiance mortifère. Au contraire, j'attends toujours ce moment propice où je baguenauderais seul dans les rues. Aux Orfèvres, je lèverais les yeux sur ses façades en m'interrogeant sur la vie au Moyen Âge. Place Charles de Gaulle, au temps des Romains. Quai Anatole-France, à celui de l'industrie... Mon regard se fixera sur un rebord de fenêtre en pierre où fleurira un géranium ; une porte d'allée médiévale aux ferrures rouillées ou une cour intérieure ombragée à travers une porte mal fermée. Je marcherai jusqu'à plus soif, avant de remonter chez moi, aux Tupinières, les jambes en compote, en ayant eu une pensée profonde pour tous ceux, qui, petits ou grands, anonymes ou célèbres, riches ou pauvres, ont fait de ma ville, cette belle inconnue, heureuse de l'être.

Eliséo Mucciante



L'amphithéâtre romain



Abruzzes, les

Qui croira que je n'ai pas fait exprès d'entamer cet abécédaire par la province italienne sise entre mer Adriatique et chaîne des Apennins d'où proviennent une grande partie de la colonie transalpine viennoise, mes ancêtres, et par descendance, moi-même ? Les Abruzzes (*Abruzzo*), nombreux sont ceux qui en entendirent parler pour la première fois ce 6 avril 2009 de sinistre mémoire, quand *il terremoto* ôta la vie à des centaines d'âmes du côté de l'Aquila, chef-lieu départemental. À deux heures à l'est de Rome,

des villages flanqués de clochers érigés sur une ancienne tour fortifiée en furent quittes pour un deuil qui dure encore aujourd'hui. Et question deuil, les Italiens, *mannaggia!*

Dire qu'un an à peine avant la catastrophe, assis sur les marches de sa cathédrale, nous savourions en famille un *gelato* qui figure parmi les tout premiers de la Péninsule, elle-même à la pointe de l'art!

Comme toujours, s'agissant de populations immigrées, on ne sait toutes les raisons qui les poussent à choisir telle destination plutôt qu'une autre. Vienne plutôt que Lons-le-Saunier ou Nice. Avec ces Abruzzais, éleveurs de moutons de père en fils, difficile d'en savoir plus. Ils n'ont pas leur pareil pour taire une émotion. Comme tous ceux qui ont fait la guerre (une guerre contre la misère), ils en parlent peu. Je ne sais qui a dit qu'on reconnaît la souffrance d'un être à ce qu'il tait, mais c'est vrai.

Le bâton de berger soutenant leur menton comme le trépied d'une caméra, attentifs au sort de leur troupeau, longtemps, ils ont immortalisé ces montagnes pelées devant eux qu'on nomme aussi « Le Petit Tibet » pour la plénitude qu'elles engendrent. Leur déracinement s'est figé dans le temps comme un tableau dont ils n'ont jamais pu trouver le bon cadre pour l'apposer au mur de leur existence. Ce qu'ils ont gagné en sagesse, ils l'ont perdu en paroles; les



deux vont si bien ensemble. La raison de leur venue en terre viennoise? L'espoir d'une vie meilleure, *E basta così!*

Sait-on tout de même que c'est à la vingtaine, et même un peu plus, qu'ils ont franchi les Alpes à pied. Les mines de La Mure, grandes dévoreuses de « ragazzi » capables de se tortiller dans l'étroitesse de leurs veines, ont souvent été les premières à leur offrir du travail. Enfin, offrir! Deux mètres de roche à percer chaque jour à la pioche, condition sine qua non pour être repris le lendemain.

Plus tard, plus loin dans le territoire, les Filatures Dyant, la Fonderie d'argent, les Usines Berliet, les entreprises du BTP ont hérité de manœuvres aussi motivés que peu qualifiés. Des temps difficiles, mais emplis d'âpreté, au moment où Vienne leur ouvrit ses bras.

La faible lumière des greniers Ailloud restaurés en appartements ne réchauffant pas assez leurs cœurs, de télégramme en télégramme, de carte postale en carte postale, mois après mois, année après année, femmes et parents sont venus les rejoindre. Ne s'y connaissant pas plus en nouveau franc qu'en gratin dauphinois, nos ménagères vert-blanc-rouge réglèrent leurs premières emplettes en remettant directement leur porte-monnaie aux commerçants.

Plus tard, en levant chaque jour un peu plus le voile sur l'histoire de leur ville adoptive (temple, pyramide, amphithéâtre...), les Abruzzais comprirent à quel point, deux mille ans auparavant, de prestigieux ancêtres les avaient précédés.

Les voilà revenus sur les traces de l'Empire. Qui l'eut cru, quand ils ont refermé derrière eux la porte du village? Pourtant, reculer pour mieux sauter, c'est vieux comme César!

Sur son lit de mort, dans la chambre de sa maison située en plein cœur du village, ma grand-mère paternelle, un jour, me confia : « Tu reviendras ici garder les moutons! » Vision? Hallucination? Affirmation? Sollicitation? Qu'en sais-je? Je me suis si souvent interrogé sur sa déclaration qui, dans le contexte où elle fut prononcée, ne peut être prise à la légère. Mais avec le temps, j'ai fini par l'entendre d'une autre oreille. Si je n'ai ni la volonté ni la force d'embrasser à la soixantaine passée la pastorale, l'idée d'un retour au bercail me revient comme un boomerang chaque fois que je dois affronter une grosse difficulté. C'est comme si une fenêtre s'ouvrait tout à coup sur moi. Transporté par la pensée au sommet des montagnes pelées, je m'évade, tournant

le dos à mon problème. On appelle aussi cela une échappatoire.

Enfant de déracinés, qu'on le veuille ou non, on porte au plus profond de sa chair les stigmates d'un arrachement à un territoire. On s'interroge sur ce qu'aurait été sa vie, si l'on était né dans le village de ses parents. C'est bien pour cela que je tiens au plus profond de mon âme ces quatre maisons de pierres qui forment *Castel del Monte* et que j'aime à retrouver comme l'abeille retrouve son essaim après une

Amicale laïque, l'

On doit la naissance de ce haut lieu d'activités culturelles à son bienfaiteur, Florentin Laurent, entrepreneur viennois qui, à sa mort en 1925, légua tout ou presque de son patrimoine à la Ville. L'une de ses propriétés, Montée Saint-Marcel, possédant terrasses et jardins, devint l'Amicale laïque. Ses premiers statuts en

rude journée, pour se ressourcer et poursuivre son œuvre. Ce n'est pas un hasard si, les années passant, j'ai fini par faire mienne cette pensée de l'alpiniste Gaston Rébuffat qui participa avec Maurice Herzog et Louis Lachenal à l'expédition française à l'Annapurna : « Un jour viendra où, vieux et las, je saurai trouver la paix parmi les animaux et les fleurs. Le cercle sera fermé, enfin, je serai le simple pâtre qu'enfant, je rêvais d'être ». Ou plutôt, que ma grand-mère rêvait d'être pour moi.

tant qu'*Association des anciens élèves des écoles laïques de Vienne* datent du 14 septembre 1901. Souvenons-nous avec quel dévouement elle œuvra, pour que chacun, quel qu'il soit, puisse découvrir la culture ou le sport. Je me rappelle encore ces jeudis après-midi sans école où, bien avant que la télévision ne fasse régner l'ordre



dans les foyers, pour zéro centime de franc, nous nous y rendions pour assister à une projection cinématographique se résumant la plupart du temps à un dessin animé de Walt Disney. Le ronronnement et le rai bleu poussiéreux du

projecteur nous plongeait dans un silence religieux qui transigeait avec l'âme des lieux.

Quand quarante ans plus tard, Yves Pinatel, cet ami d'enfance qui veille sur l'endroit comme Quasimodo sur Notre-Dame-de-Paris, m'a rouvert les portes de la grande salle, sa vétusté n'a pas empêché de raviver en moi ces moments culturels qui jalonnaient mon enfance. J'ai même cru revoir le fauteuil escamotable en velours pourpre où un de mes genoux, à force de gigoter, intenable comme toujours, à la fin d'une séance, entre deux montants se coinça. Ma grande sœur qui m'accompagna mit toutes ses forces pour me sortir de ce piège où je m'étais fourré. Soulagé de ne pas avoir à passer la nuit en compagnie de quelques souris, j'en vins à remercier le Seigneur. Le genre de mot qu'aucun fondateur de l'amicale laïque n'aurait voulu entendre prononcer. Plus encore par l'un de ses plus fidèles disciples.

Arménie amie

Les générations ont beau se succéder, les Viennois d'origine arménienne continuent à entretenir de solides liens confraternels. Il faut dire que les souffrances liées au Génocide de 1915-18 par les Turcs sont telles qu'ils se sentent unis dès la naissance. Car c'est pour fuir la terreur qu'ils émigrèrent jusqu'en Syrie ou au Liban, en attendant de recevoir leur précieux sésame pour une France d'après-guerre en pleine reconstruction, accueillant à bras ouverts la main-d'œuvre volontaire.

Au port de Marseille où ils amarrèrent, les premiers furent enrôlés par des industriels en quête de bras. Ceux qui ne purent poser leurs valises sur le littoral remontèrent la vallée du Rhône jusqu'à Vienne où le textile industriel embauchait à tour de bras. Leur intégration se fit à la sueur du front, en surmontant l'une après l'autre les difficultés inhérentes à la langue, la

culture, la religion... « *À l'école, on se battait pour être les premiers. Il le fallait, pour nous, mais aussi pour nos parents! On voulait réussir!* », m'a confié, un jour, le regretté Charles Paltobédrossian, figure emblématique de la diaspora. Grâce aux cordonneries, merceries, salons de coiffure... qu'ils réussirent à monter en dépit de leurs maigres moyens, ils se forgèrent, peu à peu, une place dans notre ville où ils fondèrent leurs propres associations, « *Pour ne pas oublier* », comme ils disent, puisque pour eux, « *Oublier, c'est trahir!* » On vit ainsi naître la Maison de la culture arménienne, l'UGAB, mais aussi l'USGA, légendaire club de football où votre serviteur s'illustra toute une saison. Chaque dimanche matin, le dévoué et non moins regretté Antoine Avédikian chargeait comme une mule sa 504 Peugeot de footballeurs en herbe pour les conduire jusqu'au

stade Jean-Berbatian, du nom de ce courageux soldat fusillé par les Allemands en 1944 à Pont-Évêque. Et pendant que la voix de Charles Aznavour résonnait des autres 504 Peugeot, on humait à plein nez l'odeur du chiche-kebab qui allait bientôt régaler nos papilles. Le ballon, qu'il fallait sans cesse aller repêcher dans la rivière voisine en provoquant d'interminables coupures de matchs, donnait à ces matinées une note plus pittoresque encore. On trouvait ainsi réunis en ce lieu champêtre, la convivialité, le goût pour l'effort, mais aussi la bonne cuisine familiale qui font des Arméno-Viennois, ou, plutôt, des Vienno-Arméniens d'aujourd'hui, une pièce essentielle de la grande mosaïque des Peuples viennois. Les avoir vus pris à partie un soir dans leur propre ville par une bande de « loups-gris » sans foi ni loi fut un déchirement. Surtout qu'avec mon teint mat, mon nez charnu et ma chevelure brune, il est arrivé plus d'une fois qu'on me prenne pour un d'Erevan.

J'ai aussitôt ressassé ce que m'avait dit quelque temps auparavant ma sœur aînée, avec la grandeur d'âme qui la caractérise : « *Si je n'avais pas été Italienne, il m'aurait plu d'être Arménienne* ». En supprimant les deux dernières lettres de notre nom de famille, on y serait déjà.





La Bâtie

B

Bâtie, la

Debout sur la pointe des pieds, mes deux mains appuyées contre le rebord de la fenêtre, le visage tourné le plus à droite possible, la tête et une partie du tronc dans le vide, pendant que ma grand-mère maternelle m'enserrait prudemment par le torse de ses deux mains, de la fenêtre du quatrième étage de l'impasse Timon où elle et mon grand-père habitaient, même, j'apercevais La Bâtie. Piquée comme un drapeau sur son faite, sa girouette, rougeâtre, qu'il me semblait pouvoir toucher du bout des

doigts. En cet instant de grâce, j'aurais donné n'importe quoi pour voler jusqu'à elle. Voler est le rêve le plus fou de l'Homme et c'est aussi le mien. Je ne compte plus le nombre de fois où je plane au-dessus d'une colline, un littoral, une forêt luxuriante, une prairie ou une crête. À mon réveil, c'est à chaque fois l'assurance d'une belle journée qui s'annonce. En même temps que j'ai vu se creuser les rides, j'ai vu mon rêve s'effacer. Si le paradis existe, il prendra pour

moi la forme d'un monde aux mille reliefs que je n'aurais de cesse de survoler.

Je ne remercierai jamais assez Jean de Bernin, archevêque et comte de Vienne, pour avoir fait construire au XIII^e siècle cette bâtie qui abrita, dit la légende, le Trésor des Templiers durant le Concile de 1311, la grande messe en la cathédrale Saint-Maurice qui scella leur sort. Parce qu'il avait abusé de son pouvoir en ordonnant en 1633 au Conseil d'État la démolition de toutes les fortifications (aux frais des habitants, pardi!), parmi lesquelles, la bâtisse viennoise et la tour Montléans à Jardin, je ne porte pas dans mon cœur le Cardinal de Richelieu. Par sa faute, je ne saurai jamais à quoi ressemblaient le bâtiment principal, le donjon, la chapelle, la salle de réception...

Grand observateur de La Bâtie, je n'ai jamais compris pourquoi elle est si peu accessible aux Viennois qu'elle domine pourtant depuis le premier jour. En l'éclairant, on a bien essayé

de la leur rendre plus proche, en vain. Hormis quelques privilégiés qui peuvent la sillonner quand bon leur semble, des vies entières continuent à s'écouler, sans qu'on n'ait pu la caresser autrement que du regard.

Allez savoir pourquoi, au lendemain de la tempête qui balaya fin 1999 le pays toute une nuit, arrachant des toitures, déracinant des arbres, renversant des voitures, la légère inclinaison à droite de la girouette fut la première chose que je remarquai en traversant la ville le lendemain. Comme un signe précurseur, un peu plus d'un an avant l'élection municipale de mars 2001, la flèche s'était mise à pencher du côté de la future municipalité. Depuis, elle est demeurée ainsi, tournant difficilement pour indiquer le sens du vent. Mais qu'importe, puisqu'ici ou ailleurs, ce ne sont pas les girouettes qui tournent, mais le vent.

Baze

Pendant qu'Yves Montand et ses copains s'en allaient sur les chemins « à bicyclette », j'arpentais les rues de l'Isle avec les miens « en baze ». J'ai beau avoir fouillé un peu partout, questionné ici ou là, jamais personne n'a su me dire pourquoi notre vélo avait été baptisé de la sorte.

— Et si on allait faire un tour en *baze* à la *Traille* de Reventin-Vaugris, nous demandions-nous, des après-midis sans école ?

La *Traille*, cette réserve d'eaux sales logée au cœur d'une zone industrielle désaffectée était le seul endroit où ma mère, prenant à la lettre les recommandations de ma sœur aînée craignant de m'y voir périr, refusait de me voir aller. Encore moins pour y piquer une tête entre les carcasses de voitures rouillées et autres objets en décomposition. Elle lui préférait de loin

les eaux glacées, mais au moins surveillées du *Leveau* (voir à la lettre L).

Baze, quel drôle de nom pour un vélo! Je m'interrogeai plus encore le jour où le père de Bébert, mon fidèle copain de jeux, en voyant son rejeton sillonner le quartier au guidon d'un



spécimen à peine en état de rouler, lui lança : « *Mais où vas-tu avec ce clou ?* » Clou, la contraction de biclou, sûrement.

« *Allez, prends ta canne et ton bâze, on part pêcher le barbeau aux Abattoirs !* » nous ordonnions-nous, d'autres après-midis d'oisiveté.

Le barbeau, ce cannibale écaillé qui se nourrissait d'abats et autres déchets d'animaux que l'usine de l'Isle rejetait en abondance dans le Rhône via un solide conduit, foisonnait. Un matin, il en grouillait au point que nous réussîmes à en prendre un par l'œil, rien qu'en mouillant une ligne encore sans appât. En fin de journée, nous en acheminâmes une bonne quarantaine avec des seaux pour les verser dans le ruisseau Bayet tout proche, persuadés qu'ils y couleraient des jours plus paisibles. C'était pourtant une eau claire, qui descendait tout droit de la Maison du Pendu (voir à la lettre P). Rien à voir avec celle polluée du fleuve d'en bas. Mais il faut croire que ces barbeaux-là ne

la goûtèrent pas... Le ruisseau fut leur dernière demeure. Dépités, jamais nous ne réitérâmes cette funeste expérience. Parfois, il n'y a plus écologiste que celui qui a tué un animal. Il faut dire que nous étions devenus entre temps de farouches défenseurs de la nature que les émissions « *Caméra au Poing* » de Christian Zuber, un écolo pragmatique à défaut d'être politique, tous les soirs sur Antenne 2, sensibilisaient. Nous avions pris conscience de l'environnement et de l'absolue nécessité de le préserver.

L'ère du *bâze* prit fin avec Giscard à la barre (ndlr'a : toute l'importance de l'accent sur le a, au vu de ce que fut, dit-on, la vie extraconjugale de l'ancien Président). L'âge aidant, nous étions passés à la mobylette, au grand dam de tout un quartier contraint de vivre avec des boules Quies.

Fier comme Artaban au guidon d'une Peugeot 101, un deux-roues des plus minimalistes dont le porte-bagages en bois attirait

sans cesse ma curiosité, Bébert, encore lui, fit une apparition pétaradante au pied de son immeuble. Les bras croisés devant son allée, vêtu de son immuable bleu de travail, le bérêt

vissé sur le crâne et la gitane mais éteinte au coin du bec, son géniteur de le railler à nouveau : « *Mais où vas-tu avec cet os ?* » Os ! Quel drôle de nom pour une mobylette !

** Alors que cet article était déjà paru dans l'Indispensable, un lecteur, Jean Gondard-Mari, m'informait que la marque de vélos en vigueur dans les magasins de cycles viennois durant les années quarante n'était autre que « Bazou » dont « Baze » fut, sans nul doute, la déclinaison. « Bazut », dites-vous ? Allez savoir !*

B.H.V., le



BHV., ou l'acronyme de *Bar de l'Hôtel de Ville* dans les années 1980, les plus agitées de toute la fin de siècle, avec ses tenues fluos, ses musiques futuristes, ses 205 GTI... BHV, les mêmes initiales que pour Bazar de l'Hôtel de Ville, La Mecque parisienne du bricolage, même si, question bazar, notre BHV à nous n'avait rien à lui envier. Mais un bazar toutefois or ga ni sé, comme seul savait le faire son couple de bistrotiers, Jeanine et Georges Vincent. Entre un baiser bleu, cocktail maison mixant le Curaçao et le Gin — au cœur de l'excellent ouvrage *La Vierge Noire Qui Donnait Son Sein Au Diable*, Edilivre — et une blonde, on pouvait entendre le juke-box résonner aux notes de *Clash City Rockers*, pour les plus branchés, *Quand t'es dans le Désert*, pour les néophytes. Dans l'arrière-salle, le perfide flipper se mettait à claquer une partie dès lors qu'on était attendu au lycée, mais s'y refusait quand il n'y avait que ça à faire.

Café, restaurant, salle de concert, fumoir, salle de jeux, lieu de rencontres amoureuses... *le « Béach 'vé »*, c'était un peu tout ça à la fois. Des temps ancestraux où l'ardoise était encore en vigueur, sans que le tôle n'en prenne ombrage, trop bien placé qu'il était pour savoir que la pire des punitions eût été de ne plus pouvoir remettre les pieds dans son établissement où tout le monde se donnait rendez-vous. Georges préférait attendre sagement que l'argent de poche du mois ne vous revienne pour rayer d'un trait de plume votre dette du calepin. Rien à envier à « *Laurette* », notre « Jojo national » !

Il y a quelquefois des lieux où le temps s'égrène un peu trop vite, mais où les souvenirs demeurent. Comment oublier ce jour où, seul dans l'arrière-boutique, occupé à jouer à la babasse, je fus plaqué à terre par une fougueuse Givordine qui insistait pour que je joue d'abord avec les siennes (...de babasses !)? Je fus moi-même surpris de constater à quel point

je pouvais me refuser quand je n'aimais pas. De retour dans la grande salle, les cheveux ébouriffés, Georges, qui avait tout deviné, au passage me héla : « *Hé! Ça va, toi?* ». Ce à quoi, et bien qu'encore un peu haletant, je pris tout de même le temps de lui répondre par un petit jeu

de mots dont, aujourd'hui encore, je ne suis pas peu fier : « *Hé bé, achevé!* ».

« *Est-ce que de rédiger de telles fantaisies, cela ne vaut pas mieux que d'aller au café? Malheureusement, l'un n'empêche pas l'autre!* » écrivait à juste titre le maître à penser Alphonse Allais dans ses *Œuvres Posthumes*.

Brudermann, Pierre

Quand mes modestes connaissances ne parviennent plus à éclairer ma lanterne, j'interroge Wikipédia et la réponse fuse. Inimaginable les services que peut rendre cette « Encyclopédie en ligne », comme on la nomme à juste titre. C'en est au point où je lui accorde, comme elle le réclame si souvent, ma petite contribution financière, et cela, même si des personnes qui ont plus compté pour moi que M'Pokora n'y figurent pas. Logique, me diriez-vous, puisqu'elles ne sont le plus souvent célèbres

qu'à mes yeux. Prenons le cas de cher Pierre Brudermann, maître-nageur, directeur de la piscine de Vienne, que les moins de cinquante ans n'ont pas pu connaître (Nd'l'a : il repose en paix au cimetière de Jardin), eh bien, pas une ligne! Pourtant, qui a pu oublier sa voix au fort accent teuton qui résonnait dans toute l'enceinte quand il hélait quelqu'un qui ne respectait pas le règlement? Peut-être qu'en privé, c'était le plus charmant des hommes, mais au travail, nom de nom! Pourtant, c'est bien lui qui m'a appris à

nager, et en moins de temps qu'il ne faut pour le dire! Jugez-en! Au début des années 1970, à l'école Jean-Moulin où je figurais un mimétique pensionnaire de CM1, chaque lundi de huit à dix, la classe de M. Croibier avait rendez-vous à la piscine de Vienne pour un cours de natation. Après un transport en autobus où l'aller-retour durait parfois plus que le cours lui-même, le grand bain intérieur, 3,30 m de profondeur, des eaux glaciales, une image trouble de la grille du fond se reflétant à la surface, nous accueillait. Équipés de ceintures et autres ridicules bonnets de bain, nous étions prêts pour la leçon du jour. Nombre d'entre nous, parce qu'ils avaient la chance de fréquenter déjà l'endroit ou de patauger chaque été dans la grande bleue, surnageaient. Les autres, dont j'étais, buvaient la tasse. Les lundis s'égrenaient, jusqu'à ce dernier qui sonnait la fin du cycle d'apprentissage. Pour voir si ses méthodes un brin militaires avaient porté leurs fruits, ce traître (il n'y a pas

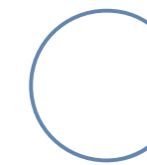
d'autres mots, j'ai vérifié!) de Brudermann nous fit placer en file indienne au bord du bassin, puis nous demanda de sauter à l'eau, l'un après l'autre, délestés de notre habituelle ceinture. Incapable de nager le moindre centimètre sans cet équipement, je me mettais en queue de file en priant le ciel pour qu'on me confonde avec le pilier blanc contre lequel j'étais adossé (au vu de la pâleur qui m'habitait, ce ne devait pas être trop difficile). Devant moi, chaque courageux camarade qui sautait était autant de répit englouti par les profondeurs. Je les revois encore, ces téméraires, fendre la surface de l'eau, puis entamer quelques mouvements de brasse sommaires avant de rallier le bord, sains et saufs. Quand mon tour arriva, j'étais dans la peau du condamné à mort devant son échafaud. Qu'avais-je fait pour mériter un pareil sort? Trois bons mètres me séparaient encore du bord quand, têtes penchées, sur moi, mes camarades de classe formaient de chaque côté

mon « couloir de la mort ». Toutes les larmes que mon corps expulsait n'apitoyaient guère Pierre Brudermann. Sans prévenir, il me saisit par le bras et m'envoya valser au milieu du bassin. Je coulais corps et âme, croisant la route de mille bulles d'air effectuant le chemin inverse. La lumière des baies vitrées perçait l'eau dans sa profondeur, tandis qu'une étrange et réconfortante chaleur m'enveloppait de la tête aux pieds. Étais-je blotti dans ce mystérieux tunnel lumineux qu'emprunte tout voyageur vers la mort? J'en aurai la confirmation un jour, le plus tard possible, merci. Après avoir ingurgité assez d'eau pour abaisser le niveau de cinq bons centimètres, l'instinct (Comment nommer autrement cette force qui s'empara de moi? Dieu, alors?) me donna la force de rejoindre le bord d'un crawl insoupçonné. En une demi-seconde, le temps que tout cela avait duré, j'avais compris ce que « instinct de survie » voulait dire. « *Alors! Tu vois!* », me lança, laconique, Pierre Brudermann.

Un peu comme ces jeunes guerriers de peuplades reculées qui s'affranchissent de leur adolescence en tuant un lion ou en sautant d'un arbre de dix mètres de haut avec pour seule sécurité une liane sanglée à la cheville, cette épreuve fit de moi un homme. Mais un homme méfiant! La preuve! Attiré comme d'autres par le saut en parapente, je n'ai jamais osé franchir le cap, de peur qu'à la fin du cycle d'apprentissage, un avatar de Pierre Brudermann ne me dise : « *Alors! Tu vois!* »



La cathédrale Saint-Maurice



Calèstroupat, l'abbé rock'n'roll

Vienne a toujours compté en ses murs des personnages hauts en couleur. Quelquefois, incarnés par des hommes d'Église, comme l'abbé René Peyrin, curé de Saint-Martin, disparu en 1998, dont on continue à louer les mérites. Mais c'est d'un autre abbé dont je veux vous entretenir, Jean-Pierre Calès, né à Vienne en 1870 et décédé à Tencin (Isère) en 1961. De son vrai nom, Calèstroupat. Une rue reliant le quai Frédéric-Mistral à la rue Vimaine porte son nom. À bien des égards, la vie de cet homme

d'Église, artiste peintre à heures perdues, puis à plein temps, fut extravagante. « *L'abbé Calès était un drôle de personnage qui en a étonné plus d'un avec son langage direct et imagé. Sa verve lui a valu de solides inimitiés, mais ses rares amis lui vouaient une immense admiration. C'était un homme de légende et un esthète qui aimait la beauté de la vie* », écrit Dufroid... Et de préciser, « *Toute sa vie, il a peint des paysages, en Oisans, dans le Dévoluy, à Marseille, même si ce sont ceux du Grésivaudan qu'il préféra coucher sur sa*

toile. Ses sites, choisis avec soin, montraient le fort contraste de la montagne et de la nature. Ses tableaux, allongés, étaient travaillés avec une épaisse couche de peinture posée au couteau ». Sa vie d'ecclésiastique était pittoresque. « Son église, par exemple, servait de lieu d'exposition pour ses œuvres. Musicien, il y jouait admirablement de l'orgue, et, par goût des concerts, expédiait parfois ses messes en un quart d'heure. S'il roulait aussi en voiture de sport, il disait que c'était pour rejoindre au plus vite ses paysages. Si tout cela lui a valu quelques ennuis avec l'Église, cela lui a aussi rapporté une grande notoriété. Calès, lui-même, ne se définissait-il pas comme « un peintre égaré parmi les soutanes ? ».

Le jour de sa mort, intarissable, l'abbé voulut encore peindre. « Va me chercher mon chevalet, j'entends chanter les merles! », demandait-il à son commis Hyacinthe. Quand celui-ci fut être revenu, il eut le temps de lui indiquer ses dernières volontés. « Tu sais ce que je veux



absolument : des bouquets du seigneur, des plants de maïs, de l'asparagus et des sanguins aux feuilles rouges... ». La messe était dite.

Avoir donné le nom de l'abbé « rock n'roll » à une rue de Vienne ressemble au coup de pied de l'âne d'une municipalité laïque à un monde clérical puissant, possédant jusqu'à sa cathédrale.

Vous vous demandez peut-être ce que cette histoire de curé peut bien venir faire dans mon abécédaire, n'est-ce pas? De là à ce que vous soyez athée, ces lignes prendraient la forme d'une pénitence. Dites-vous simplement que quand j'emprunte la rue Calès, je peux songer à la fois à ce père atypique et à mon propre père, pas pieux pour un rond, mais artiste, lui aussi. Harmoniciste, danseur, chanteur à heures perdues, il demeure là avec son épouse, ma tendre mère. C'était mon hommage à deux êtres délicieux qui m'ont donné et appris la vie. « Qui ne sait servir à la table de son père ne sera jamais rassasié », avance un dicton arabe.

Cathédrale, la

Il y a quelques décennies de cela, un édile local voulut que l'on érige une fontaine (ou une œuvre d'art) à l'entrée de la place Saint-Maurice, côté voie express, avant de s'apercevoir que l'œuvre en question en occulterait une





*Textes : Eliséo Mucciante
Né à Vienne, j'ai eu à cœur de transmettre
tout l'amour de ma ville à travers cet abécédaire
où bonne humeur et vague à l'âme
témoignent d'une époque en pleine révolution.*



*Illustrations : Patrick Gomez
Viennois de cœur, dessinateur autodidacte,
j'ai mis toute ma sensibilité des lignes
et des traits au service de cet ouvrage.*

Prix France : 22 €

ISBN : 978-2-494781-20-7



9 782494 781207

nco-editions.fr

Eliséo Mucciante / Patrick Gomez

Abécédaire anecdotique et amoureux de Vienne

À travers ces anecdotes et autres petites histoires
rédigées par Eliséo Mucciante, journaliste et auteur,
illustrées par Patrick Gomez, une lecture originale de A à Z
de la « plus belle ville de France... que personne ne connaît ».